

Pierre Pluchon — *Histoire de la colonisation française*, tome I, *Le premier empire colonial, des origines à la Restauration*. Paris : Fayard, 1991, 1 114 p.

Rendre compte en quelques mots d'un livre aussi considérable, ouvrant plus de 700 ans d'histoire « coloniale », n'est pas une mince tâche. Cette synthèse des travaux réalisés dans le domaine depuis un siècle s'adresse avant tout au grand public, mais elle sera également utile aux historiens.

L'ouvrage comprend trois parties de plus ou moins 320 pages chacune. La première, « De l'empire colonial à l'empire commercial », contient les données événementielles (surtout politiques) de 1066 à 1763, c'est-à-dire de la conquête de l'Angleterre à la perte du Canada : cette défaite constitue le « naufrage de l'empire territorial », la France ne conservant que des comptoirs et des lambeaux de ses possessions coloniales antérieures. Les dix-septémistes déploreront sans doute que leur siècle ait été un peu escamoté au bénéfice du XVIII^e : un seul chapitre contre trois.

La deuxième partie s'attache à l'étude des phénomènes sociaux et économiques. On y considère en premier lieu le « Ponant colonial » — un à un les établissements français du pourtour de l'Atlantique sont passés en revue. Vient en second l'« Orient colonial », la côte orientale de l'Afrique, incluant l'Égypte (473-486) et l'Inde. Et en troisième, un chapitre original, « Idéologies et institutions » : le discours sur l'utilité des colonies de Montchrestien à Turgot (longue citation de ce dernier, 571), y est très éclairant pour comprendre l'échec final de l'effort français. L'administration des colonies est ensuite vue dans son volet métropolitain et dans ses institutions locales. Cette section se termine par un sous-chapitre qui aurait sans doute gagné à être développé différemment. Il s'intitule « Missionnaires, éducateurs et francs-maçons » — assemblage, à première vue en tout cas, assez surprenant. Les communautés religieuses auraient mérité, me semble-t-il, un plus long développement. Leur rôle a souvent été de premier plan, celui des Jésuites, par exemple, ou des Capucins — à cause, entre autres, de l'importance de la religion dans ces sociétés. Quant aux communautés religieuses féminines, elles ne sont même pas mentionnées. On veut bien croire, par ailleurs, que les Antillais — fidèles comme clercs — vivaient « dans une indifférence philosophique à l'égard de la transcendance divine [et] dans une incrédulité paisible » (656); mais il aurait fallu, à mon sens, étayer les témoignages rapportés, fort intéressants d'ailleurs, par des exemples concrets et des statistiques.

La troisième partie, « De l'apogée à l'effondrement des colonies commerciales », nous fait revivre, dans des termes généralement très heureux, les années qui vont de la guerre de libération de l'Amérique (1776) à la défaite de Napoléon (1815) : chapitre IX : « La France refuse de reconstruire son empire colonial »; chapitre X : « La Révolution, Effondrement de la France, Domination mondiale de l'Angleterre ». Dans ce dernier chapitre, les développements tournent principalement autour du phénomène antillais : « Première Révolution : la victoire de l'homme blanc (1789-1790) » — « Deuxième Révolution : la victoire des couleurs (1791-1799) ». L'auteur, qui a écrit trois livres sur Toussaint Louverture, est ici tout à fait à l'aise, c'est son domaine propre.

L'ouvrage est complété par une série d'annexes, qui seront fort utiles à tous ceux qui s'intéressent au phénomène colonial : liste des responsables métropolitains; données sur la démographie et l'économie des colonies; le texte (pour l'auteur capital) du décret mis au point par l'Assemblée de Saint-Domingue en mai 1790; une

chronologie qui nous mène de 1066 à 1817 (11 pages); et, avant les précieuses cartes, une orientation bibliographique sur laquelle il faut s'arrêter brièvement. L'idée de faire figurer là les catalogues d'exposition est excellente — s'ils sont bien faits, ils apportent des compléments d'information et des illustrations parfois fort instructives. Je décèle certaines lacunes dans les listes de livres proposés : on ne mentionne nulle part le *Dictionnaire de biographies canadiennes*, dont les volumes I à V concernent la période ici étudiée. Il en est de même pour une collection intitulée « Bibliothèque du Nouveau Monde », qui prépare, depuis bientôt douze ans, l'édition critique des textes fondamentaux de la littérature québécoise — Jacques Cartier, par exemple, paru en 1986, ou La Hontan, en 1991. Les écrits des Jésuites sont fondamentaux pour l'histoire de la Nouvelle-France, bien plus importants que Lescarbot. Je ne vois aucune mention des *Monumenta Novae Franciae* dans lesquels le P.L. Campeau a édité la correspondance des premiers Jésuites œuvrant au Canada; aucune mention non plus de l'édition classique des célèbres *Relations*, parue de 1896 à 1901, en 73 volumes, par les soins de R.B. Thwaites.

L'originalité de M. Pluchon vient de ce qu'il considère le phénomène colonial français avec beaucoup de lucidité et qu'il reste critique devant tous les preneurs de décision, aient-ils nom Richelieu, Colbert, Maurepas. Les incohérences de la politique colbertienne, par exemple, sont bien mises en évidence (306ss). Le ministre va jusqu'à écrire à l'intendant Talon en 1666 : « Il ne serait pas de la prudence de dépeupler son Royaume [pays le plus peuplé d'Europe alors], comme il faudrait pour peupler le Canada... ». Pas plus de tendresse pour Richelieu : « Il n'a pas conduit une véritable politique coloniale parce qu'il n'est pas parvenu ou n'a pas cherché à rassembler le commerce français autour d'un vaste projet d'expansion au-delà des mers » (81).

De nombreuses citations d'époque, choisies avec pertinence et (trop ?) succinctement critiquées, rendent le livre très vivant, apportant à la démonstration des éléments précis et éclairants.

L'auteur s'arrête longuement sur les phénomènes sociaux — création de sociétés nouvelles, de types sociaux nouveaux (la « créolisation », par exemple; la figure du planteur, 399ss) — dissociations et conflits — incompréhensions et préjugés : une exemple, Buffon (et après lui une bonne partie des Lumières), « qui place l'Indien, après l'Africain, dans la catégorie des races dégénérées, épigones déshérités de l'espèce », 344).

Un rappel utile, l'écart important entre colonisations française et anglaise. Retenons la réaction de Vauban (307s) qui a bien cerné la situation et suggère à Pontchartrain en 1699 les moyens de faire disparaître cette inadmissible disparité (vingt contre un) qui existe entre Américains et Canadiens. Le ministre lui répond « en égrenant, dit l'auteur, un chapelet de platitudes ministérielles » (308).

Un livre donc tout à fait intéressant, où il y a beaucoup à puiser, où ne manquent pas les points de vue originaux et les analyses audacieuses, écrit dans une langue alerte, mais qui donne, le plus souvent qu'il est possible, la parole aux témoins de l'époque.

Jean-Claude Dubé
Université d'Ottawa